

vèrent à la maison mortuaire. Chacun d'eux portait pardessus ses vêtements de deuil le tablier blanc, attribut de sa profession et tenait à la main, qui un couteau, qui une casserole, qui une poêle à frire; tous les ustensiles de cuisine, en un mot, accompagnaient tous les cuisiniers. Derrière le cercueil marchait un repas complet, soigneusement préparé, un fort bon dîner, vraiment, et qui eût fait plus de bien à un vivant qu'à un mort: c'étaient des volailles rôties de belle apparence, un jambon glacé, des plats de riz au four et autres mets, compagnons ordinaires de ceux-ci, lesquels, portés avec la gravité convenable et voilés de crêpes, rappelaient le cheval de bataille suivant, comparé de deuil, quelque illustre capitaine à sa dernière demeure. De distance en distance, dans la marche funèbre, on entendait des cris étouffés ou perçants; ce n'étaient pas de pauvres âmes qui sanglottaient ou se déchiraient; non, c'étaient des coqs et des canards à qui, de moment en moment, on coupait solennellement le cou; on jetait leurs têtes sur la route, et leur sang marquait le chemin du convoi. Arrivé sur le pont des Abîmes, à la sortie de la ville, le cortège fit halte, et aussitôt commença dans la foule un mouvement extraordinaire: on frappait les chaudrons, on aiguillait les couteaux, on soufflait fortement sur des fourneaux invisibles; les uns faisaient semblant de griller des côtelettes, d'autres de hacher du persil, ceux-ci tournaient la broche, et ceux-là goûtaient gravement des sauces absentes. C'était une dernière représentation des scènes animées de la cuisine dans les grandes occasions, spectacle d'adieu offert au défunt, dernier coup de feu tiré sur le cercueil du cuisinier, à l'image des coups de fusil que tirent les soldats sur la tombe d'un soldat. Quand on fut arrivé au cimetière, on descendit le corps dans la fosse, on plaça à la suite les uns des autres sur le cercueil tous les plats qu'on avait apportés: le jambon, le riz au four, etc; après quoi, on jeta la terre sur ce mort approvisionné, et la foule reprit lentement le chemin de la ville, assurée que le mort pourrait faire bonne vie dans sa tombe."

HAÏTI.

— Nous recevons par la voie des Etats-Unis des nouvelles du Cap Haïtien jusqu'à la date du 25 mars. En voici le résumé:

Le soir du 24 mars, le président Pierrot avait donné sa démission et s'était retiré à sa maison de campagne, mais non sans avoir été insulté par la populace, qui l'avait poursuivi à coups de pierres. Le général Bobo, que le président Riché venait de nommer généralissime des départemens du Nord, était entré dans la ville, le lendemain matin, à la tête d'une force considérable, et s'était emparé du palais National. Il était venu dans le dessein de proclamer la présidence de Riché et d'établir la Constitution. Il y avait eu de vives inquiétudes parmi les gens de couleur, qui craignaient d'être pillés et massacrés par les noirs, et plusieurs des plus riches d'entre eux avaient quitté l'île. Ces craintes paraissent pourtant n'avoir pas été fondées.

PERSE.

Le choléra.— On a déjà annoncé que le choléra a reparu dans plusieurs provinces de la Perse, où il fait de grands ravages dans toutes les principales villes. L'épidémie s'est répandue depuis Boekhara jusqu'à Hérat et Meshio, puis elle a pris la direction du sud de la mer Caspienne jusqu'à Teheran et Ispahan. Les nouvelles récentes d'Odessa portent qu'elle a traversé le territoire russe et a paru à Tiflis, se dirigeant vers le nord entre la mer Caspienne et la mer Noire. D'un autre côté, le choléra s'est déclaré tout à coup à Orenbourg, dans les mines des monts Ourals; il a traversé le Volga et a fait son apparition en Europe à Casan à près de 2,000 kilomètres de St. Pétersbourg.

Si les détails qu'on a reçus sont exacts, la maladie a suivi une direction fort irrégulière. Elle s'est avancée de l'ouest au nord, et elle ne paraît pas avoir suivi les bords des fleuves, comme à l'époque de la grande irruption de 1828 à 1832. Le choléra, qui a fait tant de ravages en France en 1831 et 1832, avait ravagé la Perse pendant sept ans, de 1823 à 1830. Sa première apparition date de 1823, à Orenbourg, et il était resté aux environs de cette ville pendant cinq ans. Il reparut à Orenbourg en 1829, et lors de cette seconde irruption, ses ravages furent si grands, que plus du dixième de la population fut attaqué et le quart des personnes attaquées fut rapidement emporté. Il se déclara à St. Pétersbourg en juillet 1831, et en France au mois d'octobre de la même année.

A Tiflis, où le fléau paraît exercer de nouveaux ravages, sa première apparition avait enlevé les trois quarts des personnes attaquées.

ÉTATS-UNIS.

— Mardi le 16, le Président a transmis au Sénat un message *exécutif*, c'est-à-dire, ayant rapport à une affaire de gouvernement, et qui n'était autre que le traité relatif à l'Orégon, définitivement conclu et signé le 16 juin à deux heures et demie de l'après-midi, entre M. Buchanan et M. Pakenham, assistés de MM. Ponsoby et Bidwell. Quelques correspondances persistaient à dire hier que le premier de ces hommes d'Etat avait refusé d'apposer sa signature sur une œuvre contraire à ses convictions et à ses engagements politiques. On attribuait même à cet obstacle le retard d'un jour survenu dans la transmission du traité au Sénat. Un journal de Philadelphie, passant pour être dans les confidences du secrétaire d'Etat, a démenti ce bruit en disant que M. Buchanan approuvait complètement les opinions émises par M. Polk dans le message transmis par lui au Sénat en même temps que les propositions de l'Angleterre.

DRAME COMICO-PHILOSOPHIQUE.

Suite.

HERM. Pour le bien de l'humanité, je vous prie mon cher philoso-

phie, de faire l'essai de votre nouvelle liberté puisqu'elle vous porte à de si belles choses; vous rendriez un service signalé à la philosophie; il ne s'agit que d'aller passer trois ou quatre hivers dans nos forêts avec le seul habit dont vous gratifie la nature, et vous reviendrez ensuite donner des leçons à messieurs les philosophes vos confrères, qui se feront un plaisir et un devoir d'écouter vos maximes et de suivre vos exemples.

STEN. Je vous donnerai votre quittance pour un seul hiver; sans habits, sans toit, sans couverture, au milieu des neiges et des frimats, exposé aux vents perçants du nord: vous n'auriez peut-être pas envie de prolonger vos essais bien longtemps.

AR. Pour cela, il faudrait être né dans les forêts, car notre peau s'endurcit avec le climat, et nous deviendrions semblables aux animaux poilus de ces régions.

HERM. Bon, de poisson vous allez bientôt devenir ours, ou chats-sauvages.

TR. Il n'y a pas à tenir avec ces messieurs.

AR. Ils contredisent sur tout.

TR. On voit bien qu'ils tiennent ferme aux principes de la vieille école.

OR. Il est vrai nous tenons aux principes de la vieille école, mais dans cette vieille école on trouve des principes aussi anciens que Dieu.

AR. Eh bien, messieurs, gardez vos vieilleries et nous, nous nous faisons gloire d'être les philosophes de l'école moderne.

TR. J'aurais encore un argument insurmontable à leur donner, argument convainquant et irréfutable.

HERM. Nous vous en aurons bien des obligations, mais point de grands mots s'il vous plaît.

AR. Vous perdrez votre temps, mon cher Théramène ces messieurs sont sourds à la bonne philosophie.

TR. Laissez moi faire, il faudra bien qu'ils se rendent à la grande comète.

STEN. Quoi vous allez nous parler de comète, est-ce de la comète de 1832, qui devait briser notre terre en éclat, et qui a eu le bon esprit de ne pas même se faire voir.

AR. C'est peut-être de la comète de cette année dont vous voulez parler. Vous pourriez peut-être nous en donner des nouvelles?

STEN. Pour moi, je vous avouerai que j'ai quelque faiblesse pour les comètes, tâchez surtout de ne point nous faire trop peur.

TR. Je veux vous parler de la grande comète qui a produit le monde.

HERM. Comment? Vous nous aviez dit que tout avait été fait par les atomes.

TR. Oui mais il ne faut pas croire que tout s'est fait d'un seul coup. Paris ne s'est pas fait dans un jour; les atomes ont formé les grands corps, mais il y a encore loin de là à ce qu'ils sont devenus par la suite des temps.

HERM. Vous feriez mieux de dire. Paris n'a pas été fait dans une journée; cependant dans vos principes Paris pouvait aussi bien se faire lui-même que le monde et tout l'univers se sont fait eux-mêmes.

TR. Je vous dis qu'il a fallu bien des milliers de siècles avant que les atomes se soient réunis en grands corps, et qu'ils se soient donné l'air par la tangente pour rouler dans leurs orbites par les lois de la force centripète et centrifuge.

OR. Ce sont encore les atomes qui ont fait et inventé ces lois là, et qui se sont poussés par la tangente dans leurs orbites; ils sont admirables vos atomes.

TR. Ces grands corps étaient repoussés et attirés tour à tour et mutuellement par leur tendance équilibrante des règles équilibrables aux quarrés de leurs masses respectives, et qui sans ces lois auraient pu se confondre par le choc oppositif de leurs circonférences extrinsèques, et se seraient réduits à leur premier état atomique.

OR. Cela explique admirablement bien la régularité des astres dans l'immensité de leur course.

TR. Cependant ces lois n'étant que dans l'initiale de leur existence primordiale, il advint qu'une comète à longue queue surchargée de vapeurs atmosphériques heurta de front la solidité du corps diaphane du soleil, et en fit voler ça et là des éclaboussures, qui se soumettant nécessairement aux lois nécessaires des autres corps, ont pirouetté et tourbillonné sur elle-même dans des sphéroïdes carthésiens qu'on a cependant rejetés en l'honneur du grand philosophe qui inventa la grande comète et sont enfin devenus ces corps qu'on appelle planètes, et qui sont appelés Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, je ne compterai pas Herschell ni Hercule, car notre